

Donald Trump habite la Maison-Blanche, l'Union européenne se délite, Vladimir Poutine est le parrain de l'époque et Matteo Salvini son étoile montante, les murs se multiplient et les ponts s'effondrent, les ports se ferment aux exilés et les douanes reviennent en grâce, la démocratie libérale qui devait s'étendre sur le globe se rétracte à vue d'œil : notre échec est grandiose. Nous, intellectuels progressistes, militants humanistes, partisans de la société ouverte, défenseurs des droits humains et autres citoyens cosmopolites, sommes incapables d'endiguer la vague nationaliste et autoritaire qui s'abat sur nos sociétés.

Pourtant, tels de vieux curés voyant dans la désertion des fidèles la preuve qu'ils ont raison de peser contre la terre entière, nous continuons à professer que les masses font fausse route, sans jamais considérer l'hypothèse que nous nous sommes peut-être, un jour, trompés de chemin. Nous vitupérons, nous twittons, nous postons, nous pétitionnons, nous manifestons. Si nous doutons aisément des autres, nous sommes sûrs de nous-mêmes. Malgré les débâcles qui s'enchaînent, nous refusons de nous demander ce que nous avons bien pu rater pour être devenus si inaudibles.

Pareil orgueil, risible par temps calme, devient suicidaire lorsque gronde l'orage. Pour gagner les batailles politiques et culturelles à venir, il nous faut d'abord comprendre pourquoi nous avons perdu les précédentes. Pour combattre les démagogues qui ont le vent en poupe, nous devons chercher les raisons de leurs succès dans le vide qui nous entoure et souvent nous habite. Pour renaître de nos cendres, commençons par mourir à nous-mêmes.

Afin de lancer notre voyage au cœur de la crise qui frappe nos démocraties, rendons-nous un instant à l'église. Non pour prier le ciel de nous venir en aide, mais pour admirer les peintures du Caravage, et une en particulier, qui trône à Rome en l'église Saint-Louis-des-Français : *Saint Matthieu et l'ange*.

Ce tableau est, à première vue, l'œuvre la plus lisse du peintre rebelle. On n'y voit ni pute déguisée en madone, ni éphèbe lascif, ni tête tranchée. Pas même les pieds sales des pèlerins agenouillés devant la *Vierge à l'Enfant* de Sant'Agostino qui choquèrent tant les évêques. Matthieu, qui semble tout juste sorti du bain, porte une belle toge orange et rouge. Sa dignité de philosophe antique est sanctifiée par une discrète auréole. Un genou posé sur un tabouret en bois, il écrit son Évangile sur un pupitre et sous la dictée d'un ange qui, pour une fois chez Le Caravage, joue parfaitement son rôle asexué

d'émissaire de Dieu. Les drapés et les regards se rejoignent sans se toucher dans une parfaite harmonie. Tout est à sa place. Tout est relié. Tout s'élève.

Mais si vous observez attentivement la scène, l'impression de quiétude laisse place à une forme de trouble. Après cinq ou dix minutes passées à vous demander d'où vient votre gêne devant tant de grâce, vous réalisez que le tabouret sur lequel Matthieu appuie son genou a un pied dans le vide et menace à tout instant de tomber. Plus vous le regardez, plus vous le voyez bouger. Vous réalisez que le vieux saint risque à chaque instant de s'affaler sur vous. Et de tout emporter dans sa chute : l'ange, le ciel. Et Dieu avec eux. Ce tabouret branlant au premier plan d'un tableau apparemment si sage inverse le sens global de l'œuvre : l'harmonie n'était qu'une illusion et tout, dans la Création, s'avère être fragile et friable, même la scène la plus sacrée.

Le tabouret qui rompt l'ordre cosmique est la signature du Caravage. C'est aussi l'image parfaite de la démocratie libérale, un système politique qui repose, comme le genou de Matthieu, sur un socle bancal. Son énoncé même révèle la contradiction structurelle qui l'anime. Le nom « démocratie » pose le primat du collectif sur l'individuel, sanctuarise ce qui est commun. L'adjectif « libérale » s'inscrit dans la tradition philosophique opposée et sacralise l'individu face à la collectivité. « Démocratie » implique un mouvement centripète, une quête d'unité sans cesse répétée. « Libérale » induit le mouvement inverse, centrifuge : une réaffirmation constante du multiple. Cette rencontre explosive de la pensée démocratique et de la pensée libérale génère le dynamisme des démocraties libérales.

Leur nature hybride fait leur force. C'est l'oscillation permanente entre ces deux pôles opposés qui permet à nos sociétés d'être libres et de progresser. Elles vivent au rythme du va-et-vient entre deux extrémités qui sont les deux faces symétriques d'une même mort : l'utopie collectiviste d'un côté, l'atomisation sociale de l'autre. La fin du mouvement de balancier signifierait la chute du tabouret de Matthieu et l'effondrement de la démocratie libérale. Si la contradiction qui anime nos systèmes cesse d'être dynamique, si l'un des pôles devient trop dominant pour être contrebalancé, la démocratie cesse d'être libérale ou le libéralisme cesse d'être démocratique : la crise éclate. Voici précisément ce qui se produit aujourd'hui : l'individualisme a triomphé, le déséquilibre est si grand, le pôle collectif si affaibli que la balance ne fonctionne plus. Le tabouret de Mat-

thieu s'affaisse et nous sommes incapables de le redresser.

(...) Le libéralisme philosophique que j'ai étudié et aimé était une pensée de la limite, une tentative de séparer les sphères politiques, religieuses, économiques, les espaces publics et privés, les pouvoirs et les savoirs, un antidote à l'hybris – la démesure – des rois et des prophètes.

Or, aujourd'hui, que voit-on se déployer sous le même nom de libéralisme ?

Le contraire. L'exact contraire.

On voit les limites s'effacer et l'hybris triompher. On voit des entreprises multinationales refuser les lois des nations et chercher à leur imposer les leurs. On voit les banques sauvées par l'argent public maquiller leurs comptes et cacher leurs fonds dans des paradis fiscaux. On voit le cadre de la compétition cesser d'être opérant faute d'arbitre ayant les moyens de l'imposer. On voit des patrons gagner des élections avec comme slogan « J'ai réussi ma vie, laissez-moi gérer la vôtre ». (...) On voit les GAFAs réfléchir aux villes de demain, inventer les nouveaux espaces publics, qui auront la spécificité vertigineuse d'être privés. Au nom du bien-être de chacun, et surtout de ceux qui en ont les moyens, nous allons vers quelque chose qui est loin, très loin de Locke ou de Kant, de Montesquieu ou de Hume : vers l'illusion d'une vie sans politique. Sans république.

Fukuyama avait tort de proclamer la « fin de l'histoire » après la chute du mur de Berlin. Ce n'est pas l'histoire qui s'est arrêtée, ce sont les démocraties libérales qui en sont sorties. Et leurs partisans avec elles. Lors de la formation du gouvernement italien, au printemps 2018, des députés allemands et des éditorialistes français ont ouvertement exhorté les agences de notation à gouverner ce pays à la place du peuple qui venait de voter : aurons-nous constamment, à l'avenir, à opter entre le déni de démocratie des élites libérales et le programme liberticide des populistes ? Incapables de choisir entre ces deux maux, finirons-nous comme l'âne de Buridan qui, ne parvenant pas à décider s'il doit d'abord boire ou manger, meurt de faim et de soif ? Ou bien proposerons-nous une autre voie ?

La crise que traversent nos cités n'a rien d'une parenthèse. Pour en sortir, une rupture nette avec les analyses et les pratiques qui prévalaient jusque-là est nécessaire. Souvenons-nous que seul le *New Deal* de Franklin Delano Roosevelt empêcha l'émergence du fascisme aux États-Unis dans les années 1930 alors qu'il déferlait sur l'Europe. Écoutons l'avertissement de Machiavel, dans ses *Discours*

sur la première décade de Tite-Live qui serviront de fil rouge à notre réflexion : parfois, la corruption de la matière sociale est si forte que la chose commune, la *res publica*, se dissout. Une « main » politique doit alors s'affranchir du cadre habituel pour restaurer la balance. Comment faire émerger cette « main » capable de redresser le tabouret de Matthieu et de soigner nos démocraties ?

Raphaël GLUCKSMAN, *Les Enfants du vide, de l'impasse individualiste au réveil citoyen*, 2018.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 359 mots en 100 mots $\pm$ 10 %.

Utilisez la **feuille de réponse normalisée**.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **marquez les paragraphes par un signe quelconque**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.